

Résumés

17 et 18 septembre,
Université de Bourgogne, amphithéâtre de la MSH
6, esplanade Erasme, Dijon
19 septembre,
Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon,
5, rue de l'Ecole-de-Droit, Dijon

organisé par
Guillaume Bridet (CPTC, Université de Bourgogne)
Virginie Brinker (CPTC, Université de Bourgogne)
Sarah Burnautski (Romanisches Seminar, Universität de Mannheim)
Xavier Garnier (Thalim, Université Paris III)

Congrès de l'APELA

Panafricanisme,
cosmopolitisme et
afropolitanisme
dans les
littératures africaines

17-18-19
septembre
2015

Contact : jerome.martin@u-bourgogne.fr
03 80 38 55 41 / 55 57

© Bruce Clarke, 2012
"Avant!", Fragments d'une histoire de demain.



Porté par l'universalisme et l'aspiration à une citoyenneté du monde, le cosmopolitisme est un projet philosophique et politique qu'on peut faire remonter à la Grèce antique mais qui prend toute son importance avec la modernité européenne. Son imbrication idéologique avec le projet colonial, qui s'appuie sur la culturalisation et la racialisation de la vision du monde, le mettra face à la contradiction fondamentale qui l'anime d'emblée entre ouverture à l'autre et penchants impérialistes. A bien des égards, l'argument de la mission civilisatrice du continent africain, qui sert de légitimation à l'entreprise coloniale, est en effet lié à la matrice cosmopolite. En porte-à-faux avec la modernité européenne (se réclamant de son héritage afin de lutter contre la domination de l'Europe), le panafricanisme a pour objectif d'abolir les divisions des pays colonisés par l'affirmation de l'unité culturelle et politique des peuples africains. Mais le projet panafricain n'hérite-t-il pas aussi de la contradiction du cosmopolitisme, lorsqu'il conserve la représentation culturalisée et racialisée du monde ?

La question du cosmopolitisme et du panafricanisme est un enjeu discret mais persistant des littératures africaines coloniales et post-coloniales que nous voudrions interroger dans ce colloque.

Aminata AÏDARA

Université de la Sorbonne nouvelle

aminata_aidara@yahoo.it

Les témoignages des jeunes afropéens du recueil Exister à bout de plume

« Exister à bout de plume » est le titre d'un recueil de nouvelles sélectionnées à l'issue d'un concours lancé, dans le cadre d'une recherche littéraire et anthropologique, auprès de jeunes issus de l'immigration en France. Plusieurs auteurs ont des origines afro-antillaises : Côte d'Ivoire, Cameroun, Benin, Guinée, îles Comores, Sénégal, Martinique et Haïti.

Dans ces nouvelles les auteurs ont exprimé doutes et certitudes face à la France et aux pays de leurs parents, tandis qu'à travers les interviews qu'ils m'ont accordées, ils ont pu approfondir leur choix thématiques et leurs inspirations littéraires... Le propre de ces témoignages est la représentation que ces jeunes donnent d'eux-mêmes : un mélange entre invisibilité et excès de visibilité, un désir constant d'arriver où on ne les attend pas, c'est-à-dire dans certaines sphères culturelles encore peu fréquentées par les générations des fils d'immigrés, et un besoin de références issues du continent africain (en particulier les grands classiques de la « littérature noire » découverts surtout en dehors des milieux scolaires). Le continent africain est vu, pour citer les mots de Léonora Miano, comme un « territoire mental » plus qu'un lieu matériel.

Jaco ALANT

University of KwaZulu-Natal/
Afrique du Sud

alantjw@ukzn.ac.za

Pour une littérature de l'ethnomonde

Nous proposons d'aborder la problématique identitaire dans les littératures africaines à partir d'une réflexion sur deux caté-

gories-clés en cours dans le domaine musical : la *World music* – « musique-monde » – et l'ethnomusicologie. À la différence des études littéraires qui, post-colonialisme oblige, ont très largement privilégié l'un au détriment de l'autre (le terme d'« ethno littérature » ne figure guère que dans des catalogues anciens de quelques bibliothèques), la musicologie permet d'envisager des liens entre ces concepts tantôt convergents, tantôt divergents, que sont « monde » et « ethno- » (ethnicité). La littérature africaine comme « partage social », « figure particulière des choses et des relations » (Rouillon 2004), peut nous conduire vers l'ethnomonde comme possibilité d'une littérature à la visée universelle (« monde ») tout en étant spécifique par rapport à une origine, une identité.

Elara BERTHO

Université de la Sorbonne nouvelle

elara.bertho@ens-lyon.fr

Figures régionales, nationales, panafricaines dans la Guinée de Sékou Touré : lorsque les arts entraient en politique

Après le « non » de la Guinée au référendum de 1958, Sékou Touré fonde un nationalisme militant dans la promotion de héros guerriers, comme Samori, Ahmadou Tall ou Béhanzin. Le local et le panafricain sont alors liés, selon les conceptions héritées de la Négritude, pour lesquelles une unité africaine justifie les rapprochements des histoires et des cultures de la sous-région.

La Guinée de Sékou Touré exalte donc au théâtre, avec les Ballets Africains de Keita Fodéba, à la radio, avec la Voix de la Révolution et le Bembeya Jazz National, dans les manuels scolaires ou en littérature, des figures béninoises, maliennes, sénégalaises, ou guinéennes, pour en faire des pionniers du panafricanisme.

Néanmoins, l'idéologie ne masque pas les conflits des mémoires locales, et ces figures panafricaines à l'échelle internationale restent parfois extrêmement contestées et ambivalentes à l'échelle locale. Entre littérature, musique, et idéologie, c'est un véritable conflit d'échelles qui se fait jour.

Kain Arsène BLÉ

Université de Bouaké/Côte d'Ivoire

blekaini@yahoo.fr

Climbié de Bernard B. Dadié : une rhétorique scripturaire afropolitaine

Achille Mbembé, dans *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, révèle que l'itinérance, la mobilité et le déplacement sont des paradigmes majeurs hors desquels l'histoire culturelle du continent africain ne se comprendrait guère. Cette culture de la mobilité qui se manifeste par des migrations constitutives des diasporas, des échanges commerciaux de tous genres, et même l'esclavage et la colonisation, le conduit à concevoir une modernité contemporaine africaine basée sur une sensibilité culturelle, historique et esthétique qu'il indique sous l'appellation néologique d'« afropolitanisme », c'est-à-dire « La conscience de cette imbrication de l'ici et de l'ailleurs, la présence de l'ailleurs dans l'ici et vice-versa, cette relativisation des racines et des appartenances primaires et cette manière d'embrasser, en toute connaissance de cause, l'étrange, l'étranger et le lointain, cette capacité de reconnaître sa face dans le visage de l'étranger et de valoriser les traces du lointain dans le proche, de domestiquer l'in-familier. » (Mbembé, 2005, 229).

Une telle posture lectorale semble du reste au principe d'un roman de l'époque coloniale africaine comme *Climbié* de Bernard Dadié. Cette œuvre, à travers les itinérances multiples des personnages, surtout celles du

personnage éponyme, semble s'inscrire dans une sorte de cosmopolitisme, saisi ici sous l'angle afropolitain, et non plus suivant les pratiques colonialiste ou panafricaniste. La question de fond consiste ainsi à cerner les dispositifs sémiotiques et idéologiques qui autorisent à présenter l'ouvrage de Dadié comme une rhétorique scripturaire afropolitaine. En quels termes et suivant quelles modalités l'afropolitanisme se déploie-t-il dans *Climbié* de Bernard Dadié ?

Se fondant sur la perspective d'une approche socio-sémiotique, la présente contribution se propose de décrire l'optique identitaire prise par ce roman en cherchant à savoir d'emblée si le jeu de la mobilité ne semble pas l'infléchir vers la refondation de l'idéal panafricaniste et en examinant, par la suite, la « circulation des mondes » qui y est visible comme un indice confirmatif d'une pratique précoce de l'afropolitanisme.

Virginie BRINKER

Université de Bourgogne

virginiebrinker@gmail.com

Rap français : vers une poéthique cosmopolite ?

Au-delà de son influence américaine et de son statut de genre musical importé, le rap émerge en France dans les années 1980 dans un contexte politique particulier, comme le rappelle Bettina Ghio (*Le Rap français : désirs et effets d'inscription littéraire*, 2012), celui du débat polémique qui agite la scène publique autour de l'immigration, notamment maghrébine et subsaharienne, et de la montée du Front National. Le rap français (Lionel D, Saliha...) se serait ainsi constitué à l'origine comme « une réponse culturelle et esthétique à la violence des débats publics ». Les dysfonctionnements du modèle français d'intégration, les traitements réservés aux immigrés et à leurs descendants, mais aussi les

tensions liées à la mémoire de l'esclavage et de la colonisation représentent, depuis lors, un certain nombre de thématiques privilégiées, dont les références culturelles mobilisées (Aimé Césaire et Frantz Fanon notamment) parachèvent la dimension argumentative.

Mais la mise en textes de ces tensions révèle aussi un certain nombre de propositions, aussi diverses soient-elles, visant à définir des identités plurielles, depuis l'appellation « rap de fils d'immigrés » (Casey), jusqu'au récent album *NGRTD* (Négritude) de Youssoupha, en passant par la revendication de l'unicité dans le multiple (Rocé). Si certaines de ces propositions peuvent apparaître comme des postures communautaires, ne peut-on pourtant considérer avec Hughes Bazin (*La Culture Hip-Hop*, 1995), que le mouvement Hip-Hop, dont le rap fait partie, met en scène une « ethnicité » (entendue comme un « espace de conception et d'action ouvert par des stratégies identitaires rassemblées dans le rapport de minorités à une société dominante ») mais « sans ethnie », ou du moins « multi-ethnique », « mêl[ant] multi-appartenances et universalité » ?

Il s'agira de prendre la mesure de ce paradoxe entre particulier et universel et de s'interroger sur les valeurs qui fondent, dans les textes de rap étudiés, la revendication politique mais aussi la conception d'identités plurielles, au-delà des origines potentielles des rappeurs. Nous nous demanderons notamment si le cosmopolitisme, entendu avant tout comme notion juridique, peut être une notion opérante pour rendre compte d'une « poéthique » visant à remettre en cause la souveraineté politique des États, tout en proposant un dépassement des revendications identitaires particulières.

Marissa BROWN

University of Virginia/USA

marissajbrown@gmail.com

Cosmopolitain, afropolitain ou eurocain : où situer L'Africain de J.M.G. Le Clézio ?

L'afropolitanisme d'Achille Mbembe se fonde sur l'idée d'une Afrique faite de « circulations » culturelles, comme l'idée de la Relation avancée par Édouard Glissant pour décrire la nature hybride de toute culture. Si l'afropolitanisme met en question les barrières raciales incontestées par le panafricanisme, certains auteurs européens entrent également sur la scène afropolitaine. Mais le cosmopolitisme européen est un terme difficile à réconcilier avec le passé colonial.

Basé sur la vie de l'auteur, *L'Africain* de J.M.G. Le Clézio, paru en 2006, raconte le voyage transnational de l'auteur-narrateur de France vers l'Afrique après la Deuxième Guerre Mondiale pour rencontrer son père pour la première fois. Dans cet espace africain, le narrateur trouve la paix intérieure, loin d'une France occupée par les Nazis. Comment être africain et européen d'une manière qui mette en avant les valeurs du cosmopolitisme ? Est-ce qu'il faut un nouveau terme, comme celui d'« Eurocain » ? Pour Le Clézio l'afropolitanisme est un « esprit du large » qui permet au narrateur-auteur de *L'Africain*, par une subversion des rôles du souvenir et de l'oubli qu'il nous faudra analyser, de « reconnaître sa face dans le visage de l'étranger ». Dans *L'Africain*, se rappeler, c'est ne pas questionner ; oublier, c'est désigner une déconstruction de la mémoire afin de reconstruire un cosmopolitisme français.

Transferts théoriques et circulations littéraires des critiques black feminist

Dans la préface de l'anthologie *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain*, Elsa Dorlin esquisse l'histoire de l'émergence du féminisme africain-américain et affirme que le contexte français serait marqué par « l'absence d'une pensée et d'un mouvement comparable ». Elle soutient qu'« [il] n'a pas eu de 'féminisme Noir' en France » (Dorlin 2008). Si la question des liens entre racisme et sexisme se pose aussi, incontestablement, en Europe et en France, elle se poserait toutefois, selon Dorlin, en d'autres termes qu'aux États-Unis, raison pour laquelle il paraît pertinent de s'interroger sur les différences et la spécificité du cas français. Outre cette piste de réflexion, une autre peut se dégager : Dans son ouvrage *Africa Unite ! Une histoire du panafricanisme* (2014), l'historien Amzat Boukary-Yabara brosse un vaste tableau de la circulation internationale des engagements panafricains dans le monde, mais l'apport des femmes à la pensée et aux mouvements panafricains y semble limité, et la question de l'articulation précise entre racisme et sexisme dans les théories panafricanistes n'est pas traitée de manière explicite. Ces deux observations incitent donc d'une part à reconsidérer avec prudence l'apport des femmes aux panafricanismes dans le contexte francophone et les possibles manifestations d'un engagement *black feminist* dont les traces ne correspondent peut-être pas à nos attentes. D'autre part, elles rappellent l'importance d'une réflexion au sujet de rapports sociaux dans lesquels les constructions des catégories sociales de genre et de la « race » sont liées de manière inextricable.

Dans ma communication je me propose d'interroger les possibles traces littéraires d'un transfert de théorie du féminisme afri-

cain-américain au contexte français et francophone. Je partirai de l'hypothèse que les littératures francophones de la migration et de la diaspora africaine témoignent en effet d'une circulation des revendications politiques et des visions esthétiques du féminisme africain-américain. Au travers l'analyse de différentes prises de position d'auteurs comme Maryse Condé, Calixthe Beyala, Fabienne Kanor et Léonora Miano, je montrerai qu'une de leurs préoccupations théoriques et esthétiques commune est bien celle de la représentation de l'articulation entre racisme et sexisme et je propose d'y voir non seulement une critique antisexistes émergeant au sein des diasporas africaines et à l'intérieur des discours panafricanistes, mais l'expression d'un « féminisme Noir » spécifique au cas français.

Bernard DE MEYER

University of KwaZulu-Natal/Afrique du Sud

demeyerb@ukzn.ac.za

Représentations de l'afropolitanisme chez Abdourahman A. Waberi : errance et folie

Un grand nombre d'auteurs africains vivant et publiant en dehors du continent possèdent une triple appartenance : la première, symbolique (voire rhizomique), à une nation, la deuxième, politique, à un continent, l'Afrique, et la troisième, littéraire, au monde (ou du moins à la littérature-monde). L'afropolitanisme serait le va-et-vient continu entre ces trois identités inséparables, que ce soit dans les positionnements des écrivains ou par leur inscription dans les ouvrages de fiction qu'ils produisent. Cette communication propose d'analyser comment Abdourahman A. Waberi, originaire de Djibouti et résidant aux États-Unis, aborde cette ambiguïté de l'écrivain francophone d'Afrique. Signataire du Manifeste « Pour

une littérature-monde en français », il se situe dans ses romans et ses nouvelles aux interstices de l'histoire, de la mémoire et de l'imaginaire. Grâce aux thèmes dominants de l'errance et de la folie, il est possible de reconstituer les représentations de l'auteur, à la fois imprégné de son univers personnel et ouvert sur le monde, tout en mettant en relief qu'il n'existe que des « universalismes locaux », selon l'expression heureuse de Neil Lazarus (2011).

Aurélien DINH VAN

Université de Toulouse-Le-Mirail

aureliedinhvan@gmail.com

L'improvisation du jazzman : hérésie interprétative en vue de la cohésion d'un corps social globalisé

L'écriture jazz chez Koffi Kwahulé se revendique d'un cosmopolitisme qui ressortit d'une conflictualité communautaire en même temps que d'un désir de fraternité mystique. C'est là l'influence contradictoire de Miles Davis et de John Coltrane dans la veine dissidente de ce théâtre explosif qui se réclame de sa pratique d'improvisation afin non seulement de transcender la béance et la perte qui sous-tendent la pulvérisation du corps identitaire, mais encore de créer une nouvelle organicité tout entière tournée du côté d'un magnétisme du vivant. Le cosmopolitisme de l'auteur ne se réclame donc pas des fondations d'une mythologie noire, mais il oscille entre le souvenir de la catastrophe et l'urgence de prendre part au récit du monde ; il confine donc à un nouveau projet politique que seule la posture utopique du jazzman, refusant l'origine tout en prônant l'élaboration d'une « nation virtuelle noire qui traverserait les frontières », parviendra à réaliser. Cette forme contemporaine d'engagement découvre, par le biais de la volatilité rieuse du corps musical – c'est là la transformation du pas enchaîné

en danse –, la fulgurance incandescente d'une aspiration à la vie.

La dramaturgie de Kwahulé procède ainsi d'une écriture improvisée, sorte de tuerie citationnelle comme s'en réclame l'auteur, mais qui, effaçant, excluant le connu et brisant le canon textuel, redistribue les voix et les fait circuler, de sorte que c'est finalement cette choralité des interférences dépassant les frontières qui génère l'invention d'un soi, lui donne droit à habiter le monde. Le cosmopolitisme à l'œuvre ici procède d'une logique de la surface, où l'éviction du *déjà là* découvre de nouvelles combinatoires « insues » (selon le terme de Patrick Chamoiseau) et assure la reconstitution d'un corps social au niveau global. L'« improviste » (Virginie Soubrier emprunte ce terme à Jacques Réda) sera envisagé ici comme cette figure de l'intrus dont la clandestinité historique n'a de cesse de se lier à l'utopie d'un devenir visible embrayeur d'un rituel socialisant. Sa spectralité, qui tire sa solitude d'un démantèlement ontologique, n'accède véritablement à une existence plastique que par son branchement à la fabrique relationnelle dont le corps-texte diasporique de ce théâtre – jazz se propose d'être l'interface privilégiée.

Victoria FAMIN

Université Paris-Sorbonne

victoriafamin@gmail.com

Penser l'africanité dans la Relation glissantienne

Penser l'africanité aujourd'hui suppose de réfléchir à un ensemble de phénomènes historiques, sociologiques, culturels et politiques, dont certains sont spécifiques aux peuples subsahariens et d'autres communs aux sociétés du monde. En ce sens, si la traite négrière, l'esclavage, la colonisation et les bouleversements post-coloniaux ont indéniablement marqué l'évolution des identités

chez les populations africaines, les mouvements propres à la mondialisation et la mise en contact inévitable avec l'Autre touchent l'ensemble de communautés de la planète. Il s'agit d'autant de facteurs qui semblent avoir écarté définitivement la possibilité de concevoir les identités africaines comme des constructions essentialistes et définitives.

Les écrivains africains de la nouvelle génération s'interrogent sur cette question et proposent différentes conceptions de l'africanité qui cherchent de plus en plus à rendre compte de l'émergence d'une nouvelle identité africaine, que Léonora Miano appelle *afropéenne*. Il s'agit de dire l'existence africaine dans la mondialisation. Cette réflexion est nourrie par la conception du lieu comme frontière, c'est-à-dire un espace de passage, de rencontre, de mélange. À ce sujet, le discours d'Édouard Glissant permet d'identifier un souci commun aux peuples de la diaspora africaine qui est celui de renouer avec une Afrique matricielle, mais désormais ouverte et profondément liée au monde.

Il sera ainsi intéressant de proposer une étude des rapports entre la pensée glissantienne sur l'identité-relation et les réflexions menées par les écrivains africains de la nouvelle génération. Cette étude concernera également l'expression romanesque de cette conception de l'africanité.

Ute FENDLER

Universität Bayreuth/Allemagne

ute.fendler@uni-bayreuth.de

Cosmospirales

Cosmopolitisme, Afropolitanisme, Afropea etc. tous ces concepts sont des tentatives de répondre à des déplacements dans l'espace mais de plus en plus aussi avec un *shift* dans le temps. Bourriaud avait parlé de *radicant* pour souligner le fait qu'à chaque endroit où des êtres humains s'arrêtent, ils créent un

« ancrage », en quelque sorte contre le flot permanent des changements de temps et de l'espace. Cette idée contient pourtant aussi le danger de mettre l'ancrage en équivalent avec une racine, une nouvelle authenticité etc. Françoise Lionnet a cependant attiré l'attention au fait que la circulation plus ou moins libre était nommée « cosmopolitisme » pour un groupe de voyageurs privilégiés et « créolisation » pour les voyageurs qui sont obligés de migrer. Utiliser davantage les notions de cosmopolitisme ou d'afropolitanisme répondrait en quelque sorte à ce besoin de penser ensemble les deux espaces.

Je voudrais reprendre la notion de « spirale » de Benitez-Rojo qui nous permettrait de réfléchir à partir d'un autre concept de la relation entre espace et temps et en conséquence, je propose la notion de « cosmospirale » que j'appliquerai à l'analyse de quelques textes (notamment *Sales pieds*) et films de fiction (*Soleils*, *Tey*) sur les mirages de la migration et le cosmopolitisme.

Susanne GEHRMANN

Humboldt-Universität zu Berlin/
Allemagne

susanne.gehrmann@rz.hu-berlin.de

Le roman afropolitain existe-t-il ?

Dans le monde « anglophone », le concept d'afropolitanisme a surtout été popularisé par un essai paru dans le LIP's magazine en mars 2005 : « Bye-bye Barbar » de Taiye Tuakli-Wosornu, qui est entretemps devenue romancière sous le nom de plume Taiye Selasi. Alors que Selasi déclare lors du festival de la littérature à Berlin en 2013 que pour elle l'afropolitanisme reste un concept strictement identitaire et non esthétique par rapport à une forme littéraire spécifique, le terme avait vite été adopté par la critique littéraire (voir notamment le volume collectif *Negotiating Afropolitanism : Essays on*

Borders and Spaces in Contemporary African Literature and Folklore (2010) édité par J. S. Makhoka et J. Wawrzinek) – à tort ou raison ? – tandis que d'autres acteurs culturels, parmi eux Binyavanga Wainaina du très dynamique projet Kwani Trust à Nairobi, rejettent explicitement la valeur identitaire afropolitaine en faveur d'un nécessaire retour vers le panafricanisme (Wainaina a tenu la conférence « I am a Pan-Africanist, not an Afropolitan » lors du congrès de la African Studies Association 2012).

En prenant les exemples de trois romans à succès de Taiye Selasi : *Ghana must go* (2013), Chimamanda Ngozi Adichie : *Americanah* (2013) et Teju Cole : *Open City* (2011) comme corpus, ma contribution posera la question de savoir ce qui pourrait lier le projet littéraire des ces trois auteurs cosmopolites au-delà d'une posture identitaire afropolitaine (performée par Selasi, assumée par Cole, mais refusée par Adichie). Y'a-t-il un projet narratif, esthétique ou idéologique commun dans leurs textes qui justifierait de consolider l'idée d'un nouveau genre romanesque, le roman afropolitain ?

Diana HAUSSMANN

Freie Universität Berlin/Allemagne

diana.haussmann@fu-berlin.de

Afropea mise en scène : Écrits pour la parole de Léonora Miano

La contribution propose une analyse d'*Écrits pour la parole* (2012), premier texte de théâtre de Léonora Miano. Je pars de l'idée que, dans ce texte, l'auteure met en scène le concept d'afropéanité développé dans *Habiter la frontière* (2012).

Dans son œuvre, Miano explore la question de la représentation et de la mémoire des Noirs en France. Depuis une vingtaine d'années, elle ne cesse de constater qu'il s'agit plutôt d'une non-représentation : malgré

une indéniable présence noire qui date de plusieurs siècles (Pap Ndiaye 2008), les personnes d'ascendance subsaharienne ne figurent ni convenablement dans l'Histoire nationale, ni dans la vie publique, ni dans les arts. Miano juge cela particulièrement grave pour ceux qui n'ont, contrairement aux immigrés subsahariens, aucun pays d'origine en dehors de la France qui pourrait leur servir de repère identitaire, parce qu'ils sont Français et n'ont jamais vécu ailleurs.

Afin de leur créer un tel repère, elle propose à ces derniers de se sentir Afropéens, terme emprunté à David Byrne, pour qui Afropea, « continent aux contours fictifs », « symbolise l'influence des cultures subsahariennes sur l'Europe » (Miano 2012, 83). Je montrerai comment Miano reprend l'idée de cet espace fictif tout en le généralisant, puisqu'il vaut, d'après elle, aussi pour d'autres expressions artistiques et pour les cultures et les styles de vie des Européens d'ascendance africaine.

Dans *Écrits pour la parole* comme dans ses autres textes où se côtoient des personnages afropéens et subsahariens, elle propose de surmonter les différences des deux communautés, qui n'en formeraient en réalité qu'une seule, en soulignant leur héritage culturel commun. Dans ma contribution, je considère l'idée d'une telle transgression comme un rapprochement de l'afropolitanisme (Mbembe 2010). *Écrits pour la parole* met en scène ces idées, tant sur un plan plus abstrait (In-tranquilles) que sur un plan personnel à travers des voix féminines (Femme in a city).

Après une réflexion sur les nuances de l'afropéanité chez Miano, j'analyserai dans un premier temps comment se juxtaposent ces différentes voix féminines pour créer une mosaïque d'expériences afrodescendantes en relation avec la France. À un niveau plus général, j'analyserai ensuite les rapports entre l'afropéanité et l'afropolitanisme.

Abdoulaye IMOROU

Université de KwaZulu-Natal/
Afrique du Sud

abdoulayeimorou@yahoo.fr

Tels des astres éteints : à propos de l'afrocentrisme

L'afrocentrisme se propose de défendre l'Afrique et les Africains. Néanmoins les logiques qui l'animent et les politiques qu'il met en œuvre, à bien des égards, travaillent contre ce continent et lui ferment toute une série de possibles. En effet le « rêve fou d'un monde sans autrui » (Mbembe, *Politique africaine*, 2007, 17-44) qui est le sien n'est pas tenable dans le monde transnational et mondialisé qui est le nôtre. Les notions d'Afropéanisme, d'afropolitanisme et de poétique de la Relation montrent assez les limites de l'afrocentrisme. Cette contribution voudrait revenir sur le caractère contreproductif de ce mouvement – dans le sens où il condamne ceux-là même qu'il prétend sauver – tel qu'il est souligné dans des fictions comme *Tels des astres éteints* de Léonora Miano (Plon, 2008), des pensées comme l'afropolitanisme et la poétique de la Relation mais aussi des événements comme la crise ivoirienne.

Aurélien JOURNO

Université François-Rabelais de Tours

aurelienjourn@hotmai.fr

« The Danger of a Single Story » : nouveaux discours sur les identités littéraires anglophones

L'afro-pessimisme, tel qu'il se développe surtout dans les années 1980 et 1990, est devenu à bien des égards le mode discursif dominant par lequel le continent et ses habitants sont représentés au sein de l'espace littéraire et culturel mondial. Prolongation

d'un discours colonial culturalisé et racialisé, il réduit l'« Africain » à une figure de l'altérité absolue et sans voix propre, tantôt victime impuissante tantôt bourreau sanguinaire, et appuie la vision du continent résumée dans le dernier murmure du Kurtz agonisant de Joseph Conrad : « *the horror ! The horror* ». La persistance de ce discours sur l'Afrique dans un monde globalisé où les biens culturels, les personnes et les idées connaissent une circulation accrue est au cœur des préoccupations d'une nouvelle génération d'écrivains anglophones, qui appartiennent à ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler la « renaissance littéraire africaine » comme Chimamanda Ngozi Adichie (Nigéria), Taiye Selasi (Ghana/Nigéria) ou encore Binyavanga Wainaina et Yvonne Adhiambo Owuor (Kenya).

Écrivains marqués par leur parcours cosmopolite et leur inscription transnationale dans l'espace littéraire mondial, ils proposent toutefois des réponses variées à ce mode discursif opprimant. De la revendication d'une identité afropolitaine conçue par Taye Selasi comme retournement positif d'une hybridation culturelle autrefois synonyme d'aliénation, qui devient marque d'appartenance à une classe créative cosmopolite, à la tentation, chez Yvonne Owuor, d'un universalisme littéraire qui permettrait de renvoyer chacun à son humanité partagée, en passant par la revendication d'un panafricanisme engagé, résolument afrocentré chez Binyavanga Wainaina, nous aimerions proposer une lecture de ces différentes postures, lisibles dans et autour de leurs œuvres, et du dialogue qu'elles engagent et renouvellent autour de l'identité littéraire de l'écrivain africain contemporain.

Ramcy KABUYA

Université de Lorraine-Metz

ramcykab@gmail.com

Il nous faut l'Amérique ! De la Négritude aux écritures-jazz : généalogie d'un discours triangulaire sur les identités africaines

La littérature africaine s'est toujours fait l'écho du questionnement identitaire et ce depuis ses débuts. Du point de vue diachronique, il y a une constance que nous voulons interroger ici, c'est le détour par l'Amérique. Déjà, Lilyan Kesteloot et Jacques Chevrier, les premiers historiens de la littérature africaine, indiquaient l'apport du blues ou du negro-spiritual dans les lettres d'Afrique. Leurs études décrivent la Négritude comme un décentrement parisien de la *Harlem renaissance*. Les paroles de ses ténors le confirment : Léon Gontran Damas se passionne pour le blues et Senghor, comme le montrent les travaux d'Anthony Mangeon, se nourrit de la pensée d'Alain Locke. Cette influence de l'Amérique, revendiquée ou non, se lit comme un « enjeu discret et persistant » à travers toutes les phases du mouvement identitaire. Durant les années 60-70, dans la mouvance des droits civiques, de la soul et du funk, les africains reprenaient James Brown et criaient « i'm black and i'm proud ». Actuellement, nous retrouvons des références similaires dans la proclamation de l'afropéanité, le métissage (ou tissage) interculturel. Pour plusieurs auteurs (Kwahulé, Miano, Efovi) le modèle accompli de cette « identité hybride » ou « frontalière » est le jazz auquel la littérature emprunte l'esthétique.

L'objectif de cette contribution est donc d'interroger cette persistance afin de mettre en lumière ses soubassements idéologiques et de voir dans quelle mesure elle permet de moduler, en créant de nouvelles entités identitaires, les rapports sociaux, politiques, et esthétiques entre l'Afrique et l'Europe. En confrontant parole auctoriale et réalité textuelle de Léonora

Miano et de Koffi Kwahulé, entre autres, nous tenterons d'explorer cette triangularité qui se présente comme un contournement d'un enfermement identitaire.

Marc KOBER

Université Paris 13

marc.kober@wanadoo.fr

L'Égypte détachée du continent africain ? – Entre cosmopolitisme européen et levantin

Par son accueil aux « levantins » et aux apatrides au XX^e siècle, l'Égypte semble bien avoir effectué – contre le paradigme nationaliste – la circulation des mondes. Elle aurait formé brièvement un univers unifié par l'usage d'une langue cosmopolite (R. Solé), le français, œuvrant par ailleurs à la promotion d'un cosmopolitisme littéraire. C'est moins le panafricanisme que le panarabisme ou le non alignement qui dominent sur le plan politique tandis qu'en termes d'universalité, la réflexion des intellectuels privilégie moins l'orient (cible des Européens comme Valentine de Saint Point ou René Guénon) que l'occident comme « principe cristallisant » (articulant selon Georges Henein, ou Salama Moussa, ou encore « l'homme méditerranéen » et une « communauté méditerranéenne active » (Henein, Tâhâ Hussein). Le cosmopolitisme égyptien serait alors l'intégration d'un principe de doute absolu, le choix de formes d'organisation en évolution, une aire de pensée active (Henein). Finalement, c'est l'association entre l'orient comme civilisation et l'humanisme européen en vue de produire une « véritable conscience universelle » (Henein) qui est retenue comme l'option cosmopolite, en dépit d'une évidente contraction de l'universel en nationalisme. Dans ce rêve d'une universalité qui intégrerait le dédoublement, l'usage d'une autre langue (pour les orientaux, pour les africains), cette double appartenance

(Henein), ou ce métissage culturel (Henein) se trouvent naturellement pratiqués par certains écrivains égyptiens qui passent encore d'une culture à l'autre dans les années 60.

Alice LEFILLEUL

Université de la Sorbonne nouvelle/
Université de Montréal

alice.lefilleul@gmail.com

« L'animisme cosmopolite », une réflexion à partir du concept d'Afropolitanisme

Achille Mbembe, avec le concept d'afropolitanisme, met l'accent sur une circulation des mondes au sein et à partir du continent africain. Cette circulation peut prendre de multiples formes auxquelles il nous faudrait réfléchir. Je propose ici de théoriser, à partir du concept d'Achille Mbembe, un « animisme cosmopolite ». L'afropolitanisme est défini comme une façon d'être au monde dont la circulation et la présence du divers sont des éléments primordiaux. Cette caractérisation peut être mise en parallèle avec le concept d'animisme tel que formulé par Philippe Descola dans l'essai *Par-delà nature et culture*. L'animisme y est analysé comme un schème, autrement dit une façon d'être au monde dont les caractéristiques principales sont la présence d'« intériorités similaires et de physicalités hétérogènes » (2005, 176) ainsi que d'un « dialogue permanent des âmes » (2005, 535). Une variété de corps physique peut donc être successivement habitée par un même esprit allant de l'un à l'autre. Cette dynamique les lie malgré leurs différences matérielles fondamentales.

Comme mon travail s'inscrit dans le cadre plus large d'une réflexion sur le cosmopolitisme, j'éviterai l'emploi essentialiste du terme « animisme ». Au contraire, comme le fait Caroline Rooney dans son ouvrage *African literature, animism, and politics*, je

considérerai que « the broadness of animism is that it is a cross-cultural and trans-historical phenomenon that also traverses epistemic boundaries. » (2000, 19).

J'explorerai donc les modalités de construction d'un animisme cosmopolite au sein de textes littéraires issus d'un corpus africain francophone et analyserai sa mise en discours ainsi que son incarnation poétique.

Catherine MAZAURIC

Université d'Aix-Marseille

catmazauric@orange.fr

Cosmopolitisme vernaculaire et afropolitanisme au Sénégal : Boubacar Boris Diop, Louis Camara, Felwine Sarr

Si le panafricanisme peut être appréhendé comme un courant d'idées ou une doctrine, le cosmopolitisme et l'afropolitanisme partagent la possibilité de l'être comme un style d'existence. L'inventeur du troisième -isme, Achille Mbembe, affirme d'ailleurs, précisément pour le différencier du panafricanisme et de la Négritude, que celui-ci « est une stylistique et une politique, une esthétique et une certaine poétique du monde ».

Cette dimension poétique (au sens de *poïein*) énonce la composante prospective d'une notion destinée à « témoigner de l'homme brisé qui, lentement, se remet debout et s'affranchit de ses origines ». Alternative à déchiffrer à même les pratiques sociales, discours et créations artistiques ou littéraires, en termes d'agencements inédits et de bifurcations possibles, l'afropolitanisme réside à la fois en un constat et un projet, à savoir la mise en œuvre d'une « conception postraciale de la citoyenneté », à même de « contrer la montée du réflexe indigéniste » et la reviviscence concomitante des discours nativistes, en Afrique et ailleurs.

S'il est trop aisément incarné en certaines icônes d'une Afrique des élites urbaines, résolument mondialisée, l'afropolitanisme, sans être explicitement revendiqué par des écrivains, pourrait aussi fournir une grille de lecture à des formes d'écriture inscrites dans une *praxis* sociale ouverte, plurilingue, multi-site et réticulaire. L'étude se consacrera à des œuvres de trois auteurs sénégalais occupant des places distinctes dans le champ littéraire, et appartenant à des générations différentes d'écrivains, qui, depuis le micro-climat afropolitain de Saint-Louis et en synergie avec la *cosmopolis* dakaroise, font figure de ces guetteurs de « l'esprit du large » salués par Mbembe.

Dans ses essais, Boubacar Boris Diop entend ainsi réfléchir « sur une africanité dont on a du mal à décider si elle est juste une hallucination politiquement correcte ou l'expression même de notre vécu », tout en menant des entreprises culturelles (rachat d'une librairie...) avec Felwine Sarr. Celui-ci, en des textes au statut générique hybride, formule le dessein de « sortir de [lui]-même, de [s]a race, de [s]on sexe, de [s]a religion, de [s]es déterminations ». Projet qui semble avoir été en partie mis en œuvre, dans un double mouvement de « réenchancement » et d'« abstraction de la tradition » par Louis Camara, auteur de trois livres publiés au Sénégal, témoignages de sa passion, érudite et afropolitaine avant l'heure, pour la mythologie *yoruba*.

Landry-Wilfrid MIAMPIKA

Universidad de Alcalá/Espagne

landry.miampika@uah.es

Cosmopolitisme et utopie transculturelle :

Léopold S. Senghor et Alejo Carpentier

Cette communication se propose de mettre en rapport deux écrivains et penseurs

du dialogue de cultures, des connexions littéraires et des négociations identitaires : Léopold S. Senghor et Alejo Carpentier (mère russe, père français et éducation cubaine). À la fois, héritiers des avant-gardes et précurseurs des théories postcoloniales, les écrits de ces deux figures de proue entreprennent une réflexion implicite et explicite sur le cosmopolitisme, et les représentations problématiques de l'Afrique et des cultures d'ascendance africaine en Europe, dans les Caraïbes et aux Amériques. Aussi, ces deux essayistes, à partir de la matrice africaine, reviennent sans cesse sur les fondements culturalistes et littéraires d'une conscience transculturelle inventive et un rapprochement à l'altérité, donc de conjonction des identités variables et éclatées, par-delà les cultures, les ethnies et les Histoires.

À partir des textes de Senghor et Carpentier, la communication examinera, en conséquence, les lignes de convergences et divergences du projet universaliste et idéologique pour une autre intersubjectivité du tout-monde, une autre tension entre le Même et le Divers : l'énonciation d'une pensée cosmopolite, sous forme d'une utopie possible et nécessaire à l'avènement d'une hybridation transculturelle rénovée et créatrice, entendue comme un espace inédit de partage, de reconnaissance et d'échange des mémoires.

Yvonne-Marie MOKAM

Denison University/USA

mokamy@denison.edu

L'esthétique du panafricanisme dans le roman francophone : le cas de Nathalie Etoke

La mise en dialogue de la littérature avec d'autres formes discursives, artistiques et culturelles constitue une des facettes du renouveau esthétique qui caractérise le roman africain contemporain. L'écriture de Nathalie

Etoke participe de ce phénomène puisqu'elle se nourrit de citations, d'allusions et de références aux genres, aux discours et aux formes d'expression artistique provenant des œuvres d'auteurs d'horizons hétéroclites, ce qui témoigne du rapport qu'entretient l'imaginaire de l'auteur avec ce que Sylvère Mbondobari appelle dans un autre contexte « des fragments de la culture mondiale » (2009, 57). La critique va diversement interpréter ce phénomène comme relevant de « la cotisation esthétique » (Eboussi Boulaga 2008) ou comme le signe de la créativité esthétique et de l'enrichissement du français par les auteurs africains (Amabiamina & Tsoualla 2012). En prenant appui sur *Je vois du soleil dans tes yeux* (2008) de Nathalie Etoke, la présente communication se propose d'analyser la prééminence de citations et de références aux auteurs et artistes africains du continent et de ses diasporas comme un moyen d'expression d'un engagement littéraire ancré dans une réinterprétation et une actualisation du concept du panafricanisme.

Emmanuel NDOUR

Université du Québec à Montréal

emmanuel.ndour@hotmail.fr

La Saison de l'ombre de Léonora Miano : « récitation » d'une Afropéenne

Dans *La saison de l'ombre*, Léonora Miano « récite » le chant d'un nouvel imaginaire par la transmutation du langage romanesque. Elle invente ainsi de nouvelles métaphores à travers la création d'un univers mythopoétique dont les rythmes et les symboles mais aussi les contes et les légendes proposent une nouvelle vision du monde, afropéenne, qui constitue une contestation et une prise de position politique et symbolique vis-à-vis des codes de représentation qui font encore autorité concernant l'histoire coloniale afri-

caine. Il s'agit également de conquérir une légitimité non atavique dans une scénographie européenne soucieuse de son territoire et de sa filiation.

Pour Léonora Miano, « réciter » signifie aussi tenter de donner à son récit une dimension épique. Celle-ci passe par la primauté de la parole donnée aux femmes dans le roman, sur qui repose désormais la responsabilité d'une quête initiatique indispensable à la compréhension des drames qui frappent le clan Mulongo. De même, reposent sur elles la régénérescence d'une « mémoire raturée » qui met en évidence les contradictions du pouvoir patriarcal et constitue une revendication de spécificité face à l'Europe coloniale prétendument plus égalitaire. Cette polyphonie est également une mise en abyme de situations de crises philosophique et politique profondes qui marquent la scénographie de la romancière dont la poétique, résiliente, tente d'établir à travers un « paradigme de l'itinérance, de la mobilité et du déplacement », des tracées transnationales.

Dans *La saison de l'ombre*, l'espace et le temps constituent aussi de nouvelles métaphores qui expriment l'unité-diversité du monde à travers un intervalle mythopoétique où coexistent tous les lieux et tous les temps. Le roman déploie une éthique et une esthétique de la diversité dans un univers diégétique « réaliste » qui s'applique à rendre compte d'une intention de mondialité. Miano « forge » ainsi un imaginaire afropéen, établissant des coalescences entre l'oralité et l'écriture qui annoncent la victoire face à l'adversité d'une Histoire tragique. La romancière veut habiter la frontière pour accueillir le meilleur des mondes, mais entend également réfléchir sur une écriture afropéenne. Elle procède enfin à une ritualisation de la parole poétique, métaphore d'une nouvelle lecture du passé africain qui exprime l'urgence de la renaissance d'une mémoire collective et d'une « identité de l'altérité ».

Romuald Valentin NKOUDA

Université de Maroua/ Université d'Aix-Marseille

nkoudaval@yahoo.fr

De la bipolarité spatiale comme expression du cosmopolitisme dans *Ich bin ein Black Berliner* de Jones Kwesi Evans et *L'impasse* de Daniel Biyaoula

La rencontre entre l'Afrique et l'Europe au tournant de la colonisation a favorisé un flot de représentations, de même qu'elle a débouché sur de profondes mutations dans ces deux espaces. D'abord soumis aux atrocités de la période coloniale et ensuite aux désillusions des indépendances, le sujet africain s'est engagé, volontairement ou non, dans une logique de mouvement migratoire. Ainsi, les champs littéraires français et allemand ont vu naître, depuis quelques décennies, une littérature produite par les écrivains originaires du continent africain. Nous nous proposons d'analyser la littérature de la diaspora africaine en tant qu'elle a la potentialité de jeter un pont entre un « ici » et un « ailleurs ». Au moyen d'une lecture comparée des romans *Ich bin ein Black Berliner* de l'écrivain ghanéen Jones Kwesi Evans et *L'impasse* du congolais Daniel Biyaoula, nous montrerons que l'écriture migrante africaine se donne à lire comme poétique de la dynamique du déplacement et de la mobilité, permettant de mettre en relation l'Afrique et l'Europe. Singulièrement, il s'agira de montrer que *Ich bin ein Black Berliner* et *L'impasse* sont traversés par un imaginaire cosmopolitain qui se traduit, chez les personnages, par l'expression d'une identité hybride comme moyen de relativisation des appartenances, de l'effacement des frontières et de la fixité identitaire et nationale. Notre problématique s'articule, donc, autour des visages de l'exclusion/inclusion en contexte migratoire euro-africain. De là, il ressort que le cosmopolitisme, dans notre corpus, se refuse toute alternative entre assimilation à

l'autre et enfermement dans une identité racine. Notre contribution nous conduira, au final, à envisager *Ich bin ein Black Berliner* et *L'impasse* comme des romans qui transgressent le modèle de déplacement des individus dans le monde en tant que phénomène local, passager et restrictif, pour lui donner une dimension universelle.

Oana PANAÎTE

Indiana University/USA

opanaite@indiana.edu

Panafricanisme et littérature-monde : aboutissement esthétique ou détournement éthique ?

Dans un ouvrage récent intitulé *Contemporary African Writers and the Burden of Commitment*, Odile Cazenave et Patricia Célerier analysent l'ascendance du paradigme esthétique dans la littérature africaine des trois dernières décennies. Dans leurs œuvres de fiction ainsi que dans leurs discours d'auteur, des écrivains tels que Véronique Tadjo, Alain Mabanckou ou Léonora Miano adoptent l'engagement de la forme pour se libérer du carcan de la politique identitaire d'un Cheikh Anta Diop et de la doctrine de la responsabilité formulée par un Mongo Beti. Ces auteurs contemporains contribuent, de manière plus ou moins militante, à l'émergence d'une littérature-monde censée décrire une nouvelle conception et de nouvelles pratiques littéraires.

Ayant suscité des réactions mitigées, pour la plupart polémiques et négatives, de la part des critiques et de quelques confrères (comme, par exemple, Boubacar Boris Diop dont la trajectoire sinueuse est exemplaire des tensions internes du panafricanisme littéraire actuel), la littérature-monde peut être envisagée comme le catalyseur des contradictions consubstantielles au projet postcolonial. Cette dualité a fait l'objet de nombreuses

recherches, le contexte africain fournissant la plupart du temps un terrain d'enquête privilégié. Je propose de tracer, d'une part, un parallèle entre la critique du panafricanisme et celle de la littérature-monde, avant de procéder, d'autre part, à une discussion des rapports éthiques et esthétiques entre les deux concepts.

Dans un premier temps, je mettrai en avant l'homologie entre, d'un côté, les arguments contre la littérature-monde fondés principalement sur ce que Peter Hallward appelle l'incompatibilité du singulier et du spécifique, et, d'un autre côté, les théories panafricanistes élaborées par Christopher L. Miller à partir de la dichotomie des discours « nationalistes » et des discours « nomades » et par Kwame Anthony Appiah qui oppose sa définition du cosmopolitisme, à savoir « l'universalité plus la différence », au regard médusant de l'idéologie identitaire et de sa version afrocentrique.

J'esquisserai, dans un second temps, les grandes lignes d'une critique de la relation entre le panafricanisme et la littérature-monde à partir de quelques textes de Véronique Tadjo, d'Alain Mabanckou et de Léonora Miano. Le défi lancé par Pheng Cheah d'affranchir la littérature-monde du paradigme spatial et mondialiste pour approfondir, dans le sillage de Heidegger, sa dimension temporelle, invite à considérer les écritures africaines contemporaines sous cet angle-là. Suivant l'hypothèse selon laquelle n'appartiennent à la littérature-monde que les textes qui dévoilent une parcelle de l'univers en la faisant entrer dans la grande temporalité humaine, à savoir dans une totalité d'expérience et de pensée, je propose de placer les projets littéraires de ces écrivains à la croisée de deux axes. L'axe esthétique, porteur d'une exigence de transformation formelle, voire d'une transfiguration du réel, tend vers la singularité artistique. L'axe éthique, vecteur d'un principe d'authenticité et de vérité, ancre les œuvres dans la réalité documentaire à travers ses avatars historiques, mémoriels, biographiques ou autobiographiques. Ce double ap-

pel renforce-t-il ou affaiblit-il, au contraire, la vocation cosmopolite des écritures africaines actuelles ?

Cornelia RUHE

Universität Mannheim/Allemagne

ruhe@phil.uni-mannheim.de

„Don't call her Afropolitan!“

Mettre les cheveux en quatre dans Americanah de Chimamanda Ngozi Adichie

L'auteure anglaise Zadie Smith constate que « the authenticity baton [...] has been passed on [...] to women, to those of colour, [...] to people from far-off » (Smith 2009). Le relais de l'authenticité n'est pourtant pas redéfini par ces auteures « of colour » et/ou « from far-off », mais, comme l'image le suggère, elles suivent le plus souvent des modèles littéraires bien établis qui prennent leur source dans ce que je voudrais appeler un cosmopolitisme littéraire.

Bien qu'engageant à bien peu de conséquences économiques ou politiques, le cosmopolitisme littéraire est, dès ces débuts, une affaire largement discutée et s'oppose généralement à la conception historiquement quelque peu paradoxale du nationalisme littéraire. Un texte se voulant cosmopolite risque, aux yeux des adversaires de ce courant, de devenir un hybride dangereux que l'on aurait du mal à situer sur une carte du monde fortement nationalisée et, ultimement, d'en abolir les frontières. Lié à la notion d'intertextualité, le cosmopolitisme littéraire produit des textes qui se nourrissent de différentes influences et se réclament ainsi citoyen d'une littérature cosmopolite, pour ne pas dire universelle. Le réseau des références peut ainsi devenir un arbre généalogique enraciné dans les quatre coins du monde, ce qui peut contraster fortement avec les déclarations des

auteur(e)s, qui insistent sur leurs attaches locales ou nationales.

Dans ma contribution, je tâcherai d'explorer les liens intertextuels du roman *Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie, pour le situer par rapport au cosmopolitisme ou afropolitanisme littéraire, tout en contrastant les résultats avec les déclarations d'Adichie.

Célia SADAI

Université Paris-Sorbonne

celiasadai@gmail.com

Le « Black Bazar » et ses médiations : l'émergence d'un pragmatisme post-identitaire chez Alain Mabanckou

Dans ses romans *Bleu Blanc Rouge* (1998) et *Black Bazar* (2008), Alain Mabanckou campe une communauté de migrants afro-caribéens à Paris, dont les désirs singuliers fragilisent le lien social et l'intérêt collectif au profit de relations marchandes et utilitaristes. La fiction déconstruit l'image attendue et naturalisée d'un village africain implanté à Château-Rouge, et organise de nouvelles modalités de la représentation contenues dans la formule du « Black Bazar » : un geste d'auto-détermination qui renvoie aux organisations militantes « Black Power », à la différence que le « Black Bazar » brouille la détermination identitaire et la visée idéologique et sociale.

Ainsi, nous verrons que l'épithète « black » du « Black Bazar » ne revêt pas l'aura attendue. Le « Black Bazar » désigne une communauté informelle, désorganisée, voire illégitime, et articule une pensée pragmatique qui dénonce la fabrication discursive de l'« Afrique » comme signe surinvesti et « plein » (Roland Barthes), épuisé par les représentations. Il s'agit plutôt d'y opposer l'expérience individuelle à travers les modalités de l'ethos, de la mise en scène de soi, d'une énonciation performative.

Nous nous intéresserons au personnage du Sapeur chez Alain Mabanckou, figure en lutte pour une position souveraine dans le jeu des représentations, dont nous analyserons les processus d'entrée dans la mondanité, dans la sociabilité et dans la publicité. La diversité des supports de médiation du « Black Bazar » (essais, journaux, catalogues d'exposition, albums de musique) enrichit l'hypothèse d'un recul de la question identitaire chez Alain Mabanckou, au profit d'une interrogation plus large sur les conditions de possibilité d'un échange relationnel égalitaire – puisque le « Black Bazar » est fondamentalement dialogique.

Richard SAMIN

Université de Lorraine-Nancy

samin@univ-lorraine.fr

Phaswane Mpe's Welcome to our Hillbrow : an African writer's take on Johannesburg's cosmopolitanism

Welcome to our Hillbrow (2001) is an outstanding novel, which ushers in a new form of writing in the wake of apartheid's demise. It is both a description of and a reflection on the social and cultural changes, which took place during South Africa's transition to democracy. Mpe's novel uses the notorious neighbourhood of Hillbrow, well known for its high incidence of crime, drug-dealing and prostitution, as a crucible to focus on the major challenges raised by the rapidly changing urban patterns of Johannesburg. Mpe describes how young and educated Africans who have to cope with the trappings, uncertainties and contradictions of a vibrant and dangerous urban district strive to find new and meaningful life patterns and identities in spite of all the odds they are confronted with (poverty, the HIV pandemic, xenophobia and tradition-related prejudices). Mpe's

novel also accounts for the difficulty with which his characters try to establish new forms of communal life while at the time responding to the need of constructing their identity in a cosmopolitan city where people, ideas, images and imaginaries freely circulate. The paper will first focus on the way in which Mpe's characters meet the challenge of redefining a sense of identity and belonging under South Africa's new political dispensation and in a city which tries to overcome its former rigidities to adapt to the powerful call of a global cultural economy. In other words how do Mpe's characters negotiate a position of empowerment in a vast and fragmented urban area and try to foster conditions for a new sense of communalism beyond their differences? It will further analyze how Mpe's narrative and rhetoric choices elaborate a new aesthetics, which bears testimony to the diversity, dynamism, and entropy of a world-wide city like Johannesburg.

Anna-Leena TOIVANEN

Université de la Finlande orientale

anna-leena.toivanen@uef.fi

Cosmopolitisme compromis : voyages transnationaux avortés dans Le mal de peau de Monique Ilboudo et Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall

Dans le contexte des études postcoloniales contemporaines, le cosmopolitisme dénote une condition utopique qui n'existe pas dans le présent, sauf sous des formes incomplètes. Il s'agit en essence d'une sensibilité aux réalités qui transcendent les limites d'un environnement à soi immédiat, et d'une responsabilité envers ceux avec lesquels on ne partage pas de liens fondés sur la nationalité ou la territorialité. L'enjeu de la notion de cosmopolitisme est d'envisager un avenir au-delà de l'héritage colonial. Le cosmopoli-

tisme critique, en revanche, est une approche analytique qui se concentre sur les obstacles structureaux contemporains qui empêchent un avenir cosmopolite de se réaliser. Dans cet exposé, je me propose d'analyser deux romans francophones africains au féminin d'un point de vue thématique portant sur l'échec du cosmopolitisme. Les romans en question, notamment *Le mal de peau* (1992) de Monique Ilboudo et *Douceurs du bercail* (1998) d'Aminata Sow Fall, traitent de cet échec au travers du trope du voyage transnational avorté. Le concept de mobilité peut être considéré comme étant un prérequis à l'existence du cosmopolitisme, et, comme Ulrich Beck (2008, 33) le suggère, « les réseaux de la mobilité » tels les aéroports et avions, forment « l'échine de la société cosmopolite ». Les romans d'Ilboudo et Sow Fall sont porteurs d'une vision quant à ces espaces qui se veut opposée au rendu idéaliste de la société décrite par Beck. Ici, ces « réseaux de la mobilité » sont l'incarnation des obstacles à l'avènement du cosmopolitisme. Dans *Le mal de peau*, le voyage qui est avorté d'une manière fatale ôte toute alternative rédemptrice. Dans *Douceur du bercail*, ce même trope donne lieu à une tournure qui dénote un retrait à la tradition et le terroir, ce qui s'avère être tout aussi problématique par rapport à des sensibilités cosmopolites.

Marjolaine UNTER ECKER

Université de Toulouse-Le-Mirail

marjolaine.untrecker@gmail.com

La melancholia africana dans les œuvres afropéennes de Léonora Miano

Dans son essai intitulé *Melancholia Africana* (2010), Nathalie Etoke examine la manière dont l'homme noir est prisonnier d'une condition héritée des rapports de force et des désastres de l'histoire : traite négrière,

colonisation, postcolonisation. Le texte, empreint de lyrisme, exprime la manière intime dont ces éléments du passé s'inscrivent dans le présent des membres de la diaspora africaine. Il exprime la nécessité, non pas de tourner le dos à ces crimes, mais au contraire, de les accepter, de les avouer, de les pardonner, afin de pouvoir les dépasser. S'inspirant de la théorie du deuil tel que la définit Freud, l'auteure exprime l'incroyable force qui surgit de l'anéantissement que les liens du temps ont causé à l'identité *afrodescendante* : la sur-vie. L'énergie que celle-ci mobilise peut alors être réinvestie ailleurs, notamment dans la réinvention de soi. Ici intervient une identité nouvelle, intime, mobile, se déployant dans un espace liminal que Léonora Miano appelle *Afropea*. Au lieu de se cantonner à des définitions nationales, elle se nourrit de la dynamique qui se déploie autour des frontières. Les personnages de ses textes littéraires sont à la quête de cette identité, étant nés, vivant dans un pays (la France) qui ne les reconnaît pas à l'égal de ceux qui ont la peau blanche. Cette communication visera donc à présenter de quelle manière la « melancholia africana » s'inscrit dans les œuvres de Léonora Miano et dans l'identité afropéenne telle qu'elle la définit. De quelle manière le concept défini par Nathalie Etoke est-il vécu par les figures narratives ? Comment se déploie-t-il dans les fictions ? Quelles en sont les limites ? D'un point de vue littéraire, comment est-t-il écrit ?

Lydie VAUCOULEUR

Universität Heidelberg/Allemagne

lydie.vaucouleur@gmail.com

Afropolitanisme : regards vers l'utopie

Sortir de la grande nuit (Mbembe) distingue l'afropolitanisme du panafricanisme et de la Négritude. Il nous semble que c'est précisément ce pas de côté qui ouvre au paradigme afropolitan la voie vers l'utopie.

Envisagé comme une tentative de démythologisation (Adorno) de la pensée post-coloniale, il permet de penser à nouveaux frais la question du politique. Celle-ci ne se caractérise pas uniquement par la domination mais fait voie vers une politique de l'émancipation (Horkheimer), voie ouverte par l'avènement du moment utopique où se déploie la pluralité humaine (d'Aristote à Arendt). Les obstacles à une pensée post-coloniale véritablement politique – qu'on le nomme communautarisme ou encore selon l'expression de La Boétie interrogeant le mystère de la servitude volontaire « l'illusion d'Un » – sont levés.

Cyril VETTORATO

ENS de Lyon

cyril.vettorato@gmail.com

Le panafricanisme littéraire au Brésil, coup de force libérateur ou nouvel enfermement ?

Pour des raisons politiques et idéologiques, l'entrée du Brésil dans le « monde africain » dont parlait W. Soyinka se fait bien tardivement. Dans les années 1930 à 1950, alors même que des personnalités comme A. Césaire ou C. McKay sillonnent le monde, créant des réseaux de relations transnationales qui enrichissent et complexifient les discours littéraires et politiques sur le « problème noir », les intellectuels brésiliens demeurent largement prisonniers d'un espace national où ladite question se trouve déjà verrouillée par les discours hérités du *modernismo*, et dont cosmopolitisme et métissage sont deux termes centraux. Nous nous proposons de retracer l'évolution d'un espace littéraire rétif à toute revendication noire vers un espace contemporain qui laisse une place à des voix dissidentes – en particulier le groupe Quilombhoje.

En plaçant la figure d'Abdias do Nascimento, exilé aux États-Unis entre 1968

et 1981 et grand voyageur panafricain, comme le principal artisan de cette rupture, nous tâcherons de montrer comment la revendication d'un espace littéraire panafricain transnational a permis de débloquent une situation sclérosée et d'ouvrir de nouvelles perspectives pour la revendication politique comme pour la création. Nous interrogerons particulièrement le rôle du dialogue avec des intellectuels noirs des États-Unis et d'Afrique. Le discours de Nascimento et des membres de Quilombhoje se fonde sur une pratique de ce que l'on pourrait appeler un cosmopolitisme panafricain (voyage, échanges, traductions), qui s'oppose au cosmopolitisme eurocentrique (ou perçu comme tel) du premier modernisme en mettant en avant tantôt un panafricanisme fondé sur la revendication d'une unité culturelle aux accents volontiers afrocentristes, tantôt un autre davantage tourné vers une perspective de libération politique.

Surtout, nous tenterons de pointer les profondes ambiguïtés que cette littérature a héritées d'une histoire qui est allée, pour ainsi

dire, à rebours de celle d'autres mouvements des mondes anglophone et francophone : née d'une volonté de rupture avec un discours (dominant) du métissage et de l'hybridité, celle-ci se trouve de fait dans un rapport problématique avec d'autres histoires intellectuelles et littéraires qui ont commencé par affirmer l'identité pour la dépasser ensuite dans des perspectives plus réticentes face aux identités. La littérature afro-brésilienne contemporaine se trouve ainsi en décalage, non seulement avec les écritures de la créolité et du cosmopolitisme existant dans d'autres pays, mais aussi peut-être avec une part d'elle-même qu'elle craint de dévoiler de peur de saboter l'espace d'expression qu'elle s'est donnée à elle-même grâce à son geste radical de rupture. En rejetant le cosmopolitisme des premiers modernistes et le discours du métissage pour se tourner vers le panafricanisme, le mouvement afro-brésilien se serait-il dans le même geste émancipé et enfermé dans une nouvelle impasse ?

